



Clio. Femmes, Genre, Histoire

32 | 2010
Relectures

Le GRIEF, une expérience de recherche interdisciplinaire

The GRIEF, an experience of interdisciplinary research

Agnès Fine et Claudine Leduc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9857>

DOI : 10.4000/clio.9857

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 131-140

ISBN : 978-2-8107-0098-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine et Claudine Leduc, « Le GRIEF, une expérience de recherche interdisciplinaire », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 31 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9857> ; DOI : 10.4000/clio.9857

Tous droits réservés

Le GRIEF, une expérience de recherche interdisciplinaire

Agnès FINE & Claudine LEDUC

Le GRIEF (Groupe de Recherches Interdisciplinaire d'Étude des Femmes) s'est constitué en 1979 à l'Université de Toulouse-Le Mirail. Le sigle est bien sûr un clin d'œil à l'ouvrage de Maïté Albistur et Daniel Armogathe paru en deux tomes en 1977/1978 : *Le grief des femmes. Anthologie de textes féministes*. Mais c'est aussi un programme fondé sur le constat irrécusable de la portion congrue faite aux femmes dans la société et, plus précisément, dans la recherche et l'institution universitaire. Alors que plusieurs de ses membres sont des féministes militantes, le GRIEF, en tant que groupe, a toujours strictement placé son mode d'action sur le plan de la recherche scientifique, ce qui, vu de l'extérieur et superficiellement, lui a parfois valu d'être étiqueté « groupe de recherche orthodoxe », sans doute pour ne pas dire « élitiste »¹. *Clio HFS* nous invite dans son numéro consacré à son 15^e anniversaire à parler du GRIEF comme d'une expérience scientifique parmi d'autres alors que nous évoquons toujours notre groupe comme le lieu où chacune d'entre nous a eu le bonheur de trouver solidarité et épanouissement personnel, liberté et affirmation de soi. Soit ! Faisons ainsi !

Le GRIEF et *Clio* : d'une expérience à l'autre

Le GRIEF a vécu douze ans. Son activité en tant que groupe de recherche est jalonnée par trois entreprises. Tout d'abord, la publication périodique d'une revue thématique aux Presses universitaires du Mirail (Toulouse), dont les titres, après un premier

¹ Lagrave 1990.

numéro composite, ont été les suivants : *La dot. La valeur des femmes* (1982) ; *La femme et la mort* (1984) ; *Génération de vierges* (1987) ; *Se reproduire, est-ce bien naturel ?* (1991). Ensuite, la co-organisation et la réception, pour le moins mouvementée, du premier grand colloque national « Femmes, Féminisme et Recherches » sur le campus de l'Université du Mirail, les 17-18-19 décembre 1982 (800 participantes venues du monde entier, trois jours de froid glacial et de grève des transports) dont les actes ont été publiés à Lyon en 1984. Enfin, l'organisation de conférences publiques, devant des auditoires nombreux, autour de Nicole Loraux (helléniste), Nadine Lefaucheur (sociologue), Claudine Fabre-Vassas (anthropologue), Marie Rouanet (écrivaine), Monique Schneider (philosophe et psychanalyste), Christiane Klapisch-Zuber (historienne), des chercheuses dont les travaux étaient déjà reconnus et qui avaient accepté de bonne grâce nos très modestes invitations.

Pourquoi *Clio* s'intéresse-t-elle en 2010 à un « groupe d'étude des femmes » dont la constitution dans les années 1970 n'avait rien d'original ? Comme le montre la liste établie chronologiquement par M. Kail² à l'occasion du colloque « Femmes, Féminisme et Recherches », se mettent à fleurir dès 1972, à Paris et ailleurs (Aix-en-Provence, Lyon, Nantes, Tours ...), des groupes d'études sur les femmes, plus ou moins formels, plus ou moins intégrés dans l'institution, qui comme le GRIEF, ont un sigle (BIEF, CEFUP, GEF, CLEF...) et produisent des bulletins, des publications, des revues. *Clio* a sans doute quelque sympathie pour ce petit groupe toulousain : elle-même est publiée par les Presses universitaires de Toulouse-Le Mirail (PUM) et compte dans son comité de rédaction deux historiennes venues du GRIEF. Elle s'interroge aussi sur ce qui fait l'originalité du GRIEF parmi les groupes d'études sur les femmes des années 1970 : sa large interdisciplinarité.

Clio HFS est en effet une revue « d'histoire des femmes et du genre », mais elle n'a cessé de déclarer, et cela dès la présentation du n°1, avoir « conscience que l'histoire, et plus encore l'histoire des femmes, met en interaction de très nombreux savoirs » et vouloir « ouvrir ses colonnes à tous ceux qui, même venus d'autres

² Kail 1984 : 18.

disciplines, entreprennent, de l'Antiquité au Temps présent, de rendre visible les femmes ou proposent une lecture sexuée des sociétés ». Elle proposait alors et tente toujours « de faire dialoguer ces approches ». Or le premier cahier du GRIEF s'ouvrait sur cette déclaration interdisciplinaire : « Notre projet est d'appréhender, à travers les processus économiques, sociaux, historiques, linguistiques, symboliques et imaginaires, les déterminations multiples et contradictoires qui constituent la femme », et sur une invitation aux dialogues et aux rencontres. Le GRIEF croyait certes très fermement en l'interdisciplinarité, mais il y était aussi contraint vu l'éventail des disciplines d'appartenance des fondatrices : une sociologue (Monique Haicault), deux économistes (Marie-Laure Arripe, Jacqueline Martin), trois philosophes (Eliane Escoubas, Danielle Montet-Clavié, Annick Jaulin), une littéraire (Anne-Marie Lebourg-Oule), quatre historiennes (Agnès Fine, Janine Garrisson, Claudine Leduc, Rolande Trempé), une mathéuse (Jeanne-France Fine). En 1979, il n'y avait, en effet, dans chaque section de notre grande faculté de province, que quelques femmes pour s'intéresser à la recherche sur les femmes... et que quelques hommes pour ne pas l'ignorer, s'en étonner ou la dénigrer !

L'affirmation de soi en tant que groupe et en tant qu'individu (1979-1981)

Par delà la diversité des disciplines, l'unité du groupe est fondée à la fois sur un engagement féministe sur le plan individuel et sur des références théoriques communes, largement partagées à l'époque, telles que Marx, Freud et Lévi-Strauss, ainsi que sur le rejet de tout jargon idéologique qu'il soit marxiste, freudien, structuraliste ou féministe. La majorité de ses membres a le statut d'assistante ou de maîtresse-assistante, sauf Janine Garrisson et Rolande Trempé qui sont professeures. Nous mettons en place un fonctionnement « isonomique » : pas de hiérarchie, une entière liberté de parole, des réunions hors de l'université, au domicile de l'une ou de l'autre, environ une fois par mois, quelquefois une journée entière, si possible à la campagne, toujours autour d'un repas gastronomique bien arrosé, où se déploient les talents culinaires de chacune (l'oie farcie de

Monique a laissé des souvenirs impérissables !). On rit beaucoup mais on travaille aussi beaucoup et avec d'autant plus d'enthousiasme que l'enjeu interdisciplinaire est un vrai défi : nous découvrons les difficultés de l'échange dues à la spécificité des concepts et du vocabulaire de nos disciplines. Aussi la première année consiste-t-elle à s'exposer mutuellement nos propres recherches. On se découvre, on se lit, on s'écoute, chacune cherche à saisir la problématique de l'autre et à décrypter son code.

C'est ainsi que sort le premier numéro, GRIEF 1, un patchwork des différentes recherches des membres du groupe. Ce numéro n'a pas d'autre thématique commune que celle d'être centrée sur les femmes et/ou le féminin, mais il est un acte de naissance politique au sein de l'Université. Cette première publication, pour laquelle le Conseil scientifique de l'Université nous a octroyé trois sous et qui a été oubliée très longtemps « sous presse », signifie surtout : « nous existons en tant que groupe de recherche sur les femmes et/ou le féminin ».

L'interdisciplinarité en actes (1981-1987)

Peu à peu, le projet interdisciplinaire se dessine autour des recherches d'Agnès Fine et de Claudine Leduc qui découvrent la proximité de leurs interrogations sur le mariage et la dot, la première dans la société pyrénéenne des XIX^e et XX^e siècles, la seconde dans l'Athènes classique. Cette proximité inattendue, liée à l'orientation anthropologique de leurs recherches, met en évidence une première expérience positive des apports de l'interdisciplinarité. Aussi proposent-elles au groupe la lecture d'ouvrages d'anthropologie sur les échanges matrimoniaux : Goody et Tambiah, Westermarck, Mauss, Lévi-Strauss³. Émerge alors une problématique plus large, qui est présentée dans l'avertissement en première page du numéro 2 de la revue, intitulé *La dot. La valeur des femmes* :

Cette seconde publication du GRIEF marque une étape provisoire des recherches du groupe. Commencé autour des historiennes et sur un thème précis, la dot, le travail s'est élargi au cours des discussions communes vers un questionnement plus large sur la valeur des femmes.

³ Goody & Tambiah 1973 ; Westermarck 1934 ; Mauss 2007 ; Lévi-Strauss 1949.

Ce point est désormais l'objet du travail du groupe, objet constitué à partir de procédures et de possibilités critiques aussi diverses que nos disciplines d'origine qui nous permettaient d'en déployer la polysémie. Chacune aura transformé ses perspectives de départ au point que les synthèses achevées sont encore à venir. Déjà, cependant, cette transformation de nos premiers points de vue, qu'ils aient été situés au centre ou sur les marges de la question, nous l'estimons comme un acquis.⁴

Par la suite, les discussions du groupe s'orientent sur le symbolique et les représentations des femmes et du féminin, grâce à deux chercheuses que nous invitons à faire une conférence publique : Nicole Loraux analyse la représentation de la mort des femmes dans la tragédie grecque, Monique Schneider les différents « visages du matricide » pour reprendre le titre de son exposé. Le numéro 3, intitulé *La femme et la mort*, publie leurs communications auxquelles s'ajoutent les articles de deux membres du groupe, l'un de Janine Garrisson sur « La mort des sorcières », l'autre de Danielle Montet-Clavié sur « La femme comme nature morte dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau ». Le numéro est précédé d'un avant-propos d'Annick Jaulin, qui met l'accent sur la convergence des représentations de l'origine pour en éliminer symboliquement les femmes :

Une mère ne peut être une origine, il s'agit de détruire magiquement cette origine incontrôlable. Ainsi opère la raison paternelle quand elle se veut origine absolue. Il faudra maintenant savoir que le patriarcat ne signifie pas seulement commandement ou pouvoir du père mais aussi commencement par le père, comme l'étymologie le veut. Commencement par le père, le patriarcat est la figure du père-matrice, mais cette figure est usurpée et le résultat d'un vol (...).

⁴ En voici le sommaire : C. Leduc, « Réflexions sur le système matrimonial athénien à l'époque de la Cité État (VI^e-IV^e siècles av. J.-C.) » ; A. Fine, « Le prix de l'exclusion. Dot et héritage dans le Sud-Ouest occitan » ; M. Haicault, « Femmes de valeur, travail sans prix : le travail à domicile » ; M.L. Arripe, « Contribution à une critique de l'échange des femmes » ; E. Escoubas, « Le dilemme de la valeur (Lacan avec Hegel) » ; D. Clavié, « Julie ou le prix d'une apothéose (à propos de *La Nouvelle Héloïse*) » ; A. Jaulin, « L'épouse du seigneur, la dot mystique ».

Le numéro suivant intitulé *Génération de vierges* (1987) est à la croisée de notre lecture à plusieurs voix des *Enfants d'Athéna* de Nicole Loraux et de notre vision d'un film réalisé en 1981 par Monique Haicault, *Les chemins de Marie de village*. Ce film avait pour objectif un travail sur la symbolique de ces statues qui, devenues invisibles à force de faire partie du paysage, offrent un modèle plus social que religieux de femme docile, assignée au service d'autrui. Le numéro est donc axé sur les rapports de la virginité et du politique. Annick Jaulin (« La vierge et le politique ») traite de leur complicité dans la fondation de la cité grecque comme dans celle de l'Église chrétienne où les débats autour de la double nature du Christ se cristallisent sur la maternité de la Vierge et engendrent toute la théologie mariale. Son texte est accompagné d'une anthologie. Claudine Leduc (« Note sur Hestia ») prend ses distances avec le discours consensuel qui lie alors la vierge Hestia au « foyer » de la maison et de la cité et l'installe sur la place publique au milieu de l'espace collectif, « la ville ». Jacqueline Martin-Brenner remplace « Le siècle de Marie. Le dogme de l'Immaculée Conception et les apparitions » dans leur contexte politico-social. Danielle Montet-Clavié, (« Socrate, la jeune fille et la mort ») met en relation la chasteté de Socrate qui accouche les âmes avec la virginité d'Artémis, et le philosophe avec le miroir de la *korè* où il se perçoit (ou se contemple). Eliane Escoubas (« Le colloque angélique ») étudie les Annonciations du Quattrocento.

En 1991 paraît le dernier numéro intitulé *Se reproduire, est-ce bien naturel ?*, une réflexion sur l'articulation du biologique et du symbolique dans les procréations médicalement assistées auxquelles commence à s'intéresser Agnès Fine. Cette dernière s'interroge en historienne-anthropologue sur le traitement juridique, social et symbolique du « parent en plus », celui qui s'ajoute au couple stérile pour permettre une naissance, réflexions qu'elle poursuivra et approfondira par la suite avec la notion de pluriparentalité. Participent à ce numéro deux collègues extérieurs au groupe : Claire Neirinck, juriste à Toulouse, qui fait un « État du droit sur les PMA en 1990 » ; Bernard Saladin d'Anglure, anthropologue, qui propose un texte sur « Le chamanisme inuit comme technologie de la reproduction ». Jacqueline Boniface, philosophe, également extérieure

au groupe, mène une analyse critique du principe généalogique dans l'œuvre de P. Legendre ; Claudine Leduc propose une étude essentiellement iconographique sur « Les naissances assistées de la mythologie grecque » et plus particulièrement sur l'androgenèse de Zeus et la naissance céphalique d'Athéna. Enfin, Annick Jaulin, au cours d'un entretien avec Nicole Loraux, l'interroge sur la « généalogie » de sa pensée.

À lire nos cahiers, il est clair que les recherches de Nicole Loraux, que nous avons invitée à plusieurs reprises, ont été, comme l'écrit Annick Jaulin,

le lieu de convergence interdisciplinaire du GRIEF, en ce qu'elles ont permis de croiser des démarches d'histoire et de philosophie politique, en particulier sur la question de l'imaginaire civique à Athènes.

Nous avons en effet essayé d'explorer, « sous la houlette de nos philosophes », les questions que suscitaient, sur les plans de l'imaginaire et du symbolique, les *realia* mis en évidence par nos chercheuses en sciences humaines et sociales. C'est peut-être ce refus de choisir délibérément entre le champ des représentations et celui des *realia*, ce désir de croiser les sources, que la diversité de nos formations nous permettait de rassembler et de traiter, qui constituent le signe marqueur du GRIEF. Plus de vingt ans après, nos cahiers dont la composition, la mise en page et la typographie sont, disons le gentiment, inexpérimentées, peuvent déconcerter. Dépourvus d'introduction, dotés d'une problématique réduite à de simples avant-propos lapidaires, ils se montrent d'une totale désinvolture vis-à-vis d'un lectorat éventuel. Il est clair qu'ils n'étaient pas écrits pour être lus ! Ce sont des manifestes qui témoignent à la fois d'une absence totale d'ambition universitaire et de notre plaisir à mener ensemble ce qui nous semblait la plus sérieuse des recherches.

C'est sans doute l'expérience, exigeante mais excitante, de l'interdisciplinarité qui explique la position originale du GRIEF dans la préparation du colloque « Femmes, Féminisme et Recherches » en 1982. Financé par le département Sciences humaines et sociales du CNRS (présidé par Maurice Godelier), ce colloque avait pour objectif principal de faire des propositions de restructuration de la recherche sur les femmes et le genre. Le GRIEF, en tant que groupe

coorganisateur au sein de l'AFFER⁵, s'est battu pour qu'il soit aussi l'occasion de faire un bilan critique du contenu des recherches. Ce qui a été finalement accepté parce que le groupe assurait l'organisation matérielle du colloque. En qualité de présidente de l'AFFER, Annick Jaulin a donc annoncé que la première journée permettrait « de préciser l'état des contenus de recherche par thèmes ou par disciplines. Par thèmes, la plupart du temps, puisque les études féministes ou sur les femmes se sont développées le plus souvent et non par hasard, de manière interdisciplinaire ». Interdisciplinarité dont Michèle Kail affirma également, dans son discours d'ouverture, qu'elle est une des deux spécificités de ce nouveau champ de recherches, la seconde étant ses liens avec le mouvement social. L'interdisciplinarité fut donc à la fois revendiquée et mise en actes. Ce ne fut pas une petite affaire pour les responsables de la publication (deux étaient membres du GRIEF : Annick Jaulin et Marie-Laure Arripe) que de regrouper par thèmes (et de reproduire en 800 exemplaires de 1 080 pages) les 140 communications (histoire des mouvements de femmes, production/reproduction, femmes/philosophie/psychanalyse, etc.), chacun devant être précédé d'un bilan synthétique sur les orientations et les méthodes.

L'interdisciplinarité en berne : l'autodissolution

Qu'est-ce qui explique l'autodissolution du groupe (décidée en toute amitié et dans la bonne humeur) et donc l'abandon de notre investissement dans l'interdisciplinarité ? L'expérience du GRIEF étant inscrite dans le contexte de liberté des années 1970, sans doute convient-il de l'imputer à l'évolution de l'organisation de la recherche universitaire dont la structuration est devenue plus contraignante à partir des lois Savary de 1984. Outre la création des Conseils scientifiques et d'administration, la recherche se structure en laboratoires disciplinaires et certaines d'entre nous ont été amenées à

⁵ L'AFFER (Association Femmes, Féminisme et Recherches) est une association créée par les différents groupes de recherche féministes, exclusivement pour gérer les fonds alloués au colloque de Toulouse par le ministère du Droit des femmes et le ministère de la Recherche et de l'Industrie. Elle se dissoudra après la publication des actes.

en être partie prenante, ce qui non seulement prend du temps, mais oriente les investigations personnelles. En outre, pour devenir professeurs, il fallait absolument reprendre des travaux disciplinaires. Devenir « rang A » était aussi un enjeu politique et le GRIEF nous avait donné suffisamment confiance en nous pour nous engager dans des doctorats d'État. Ce fut un choix fait délibérément, à un moment où il était vu comme « politiquement incorrect » par certains courants militants féministes opposés à toute forme d'intégration institutionnelle.

Pour les unes, le GRIEF a été une expérience très intéressante, mais sans véritables lendemains quant au contenu de leurs recherches après la dissolution du groupe (D. Montet-Clavié). Pour d'autres, il a été déterminant dans leur carrière de chercheuse, en ce qu'il a déplacé et ouvert des entrées nouvelles dans leur manière d'aborder leur objet de recherche (A. Fine, C. Leduc). Pour Eliane Escoubas, le GRIEF a permis que

s'effectue en douceur et de façon pas nécessairement consciente ni évidemment explicite une sorte de restructuration de nos mentalités et modes de penser, et particulièrement de mes propres formes instituées de pensée, ainsi qu'une ouverture à des problèmes non inscrits dans la philosophie (quoique peut-être à la longue inscriptibles⁶).

Aujourd'hui chacune d'entre nous garde un souvenir très positif de ces échanges interdisciplinaires, éloignés de tout dogmatisme, de toute censure et autocensure, de toute compétition, mais reconnaît qu'un tel idéal d'interdisciplinarité et de liberté n'est plus à l'ordre du jour. Sans doute, s'est-il agi d'une expérience unique, difficilement reproductible, d'une forme d'utopie en actes, qui n'a pu être possible qu'à un moment précis de l'histoire des femmes et du genre, de l'histoire des femmes dans la recherche universitaire, de notre propre histoire.

⁶ A l'occasion de la rédaction de cet article, nous avons demandé aux anciennes dont nous avons les adresses électroniques de faire le bilan personnel de leur expérience et l'analyse des raisons de la dissolution du groupe et nous avons reçu quelques réponses par écrit.

Bibliographie

- ALBISTUR Maïté & Daniel ARMOGATHE, 1978, *Le Grief des femmes. Anthologie de textes féministes du Second Empire à nos jours*, Paris, Hier et demain.
- GOODY Jack & S.J. TAMBIAH, 1973, *Bridewealth and Dowry*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JAULIN Annick, 1984, « Introduction », *Femmes, Féminisme et Recherches*, Actes du Colloque national, Toulouse, Décembre 1982, Toulouse, Association Femmes, féminisme et recherches, p. 25-27.
- KAIL Michèle, 1984, « Historique du colloque », *Femmes, Féminisme et Recherches*, Actes du Colloque national, Toulouse, Décembre 1982, Toulouse, Association Femmes, féminisme et recherches, p. 16-24.
- LAGRAVE Rose-Marie, 1990, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 83, p. 27-39.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Plon.
- LORAUX Nicole, 1981, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspéro.
- MAUSS Marcel, 2007 [1924], *Essai sur le don*, Paris, PUF.
- WESTERMARCK Edward, 1934-1945 [1889], *Histoire du mariage*, t. I-VI. Trad. de l'anglais par Arnold van Gennep, Paris, Payot.